

Le père s'interrompit dans un râle affreux.

Le petit Edmond pleurait à chaudes larmes. Il ne comprenait pas bien ce que c'était que de mourir. Il savait cependant qu'on emporterait son père à l'église, puis au cimetière; qu'il ne le verrait plus; qu'il serait à jamais privé de ses baisers et de ses caresses, comme de ses justes remontrances. Et une émotion vive lui serrait l'âme, l'envahissant tout entier, comme à l'approche d'un mystère profond et terrible.

Le mourant, revenu un peu à lui, reprit:

— Tu vas rester seul avec ta mère, dont la santé est chancelante. Nous avons vécu bien pauvres. Après moi, vous le serez encore davantage, je le crains, si Dieu ne vous vient en aide. Ecoute-moi, Edmond, si tu veux que je m'en aille au ciel moins triste, promets-moi de ne plus faire pleurer ta mère.

— Oh! père curé, je te le jure! sanglota l'enfant en se relevant.

Et son front, s'inclinant sous la main agonisante qui le bénissait pour la dernière fois, vint s'appuyer sur les lèvres du mourant et reçut son dernier souffle dans un baiser de pardon et d'amour.

A l'heure des funérailles, il restait quelques pièces de monnaie au logis. Les obsèques furent modestes. Néanmoins, Monsieur le Curé, qui aimait les pauvres, tint à dire lui-même la sainte Messe, devant le corps de celui que les derniers Sacrements avaient sanctifié, une fois de plus, à l'heure de la mort. La mère Robillard suivit le cercueil tenant dans sa main celle du petit Edmond. Des parents, des amis les accompagnaient en petit nombre. Les pauvres, hélas! ont peu d'amis en ce monde, malgré la parole du Christ: "*Bienheureux les pauvres!*"

L'enfant ne pleurait plus. Mais sa figure espiègle avait pris un grand air de gravité et de force. Il semblait que Dieu lui avait parlé pendant le saint Sacrifice et avait changé le cours de ses idées.

Après la bénédiction de la fosse et les dernières prières liturgiques, la bière est descendue. L'eau bénite coule, comme des larmes, sur le sapin grossier avec ces paroles: "*Qu'il repose en paix!*" Puis, un bruit sourd se fait entendre: les mottes de terre roulent sur les planches et recouvrent ce qui reste ici-bas de Marius Robillard.

Chacun s'est retiré pour aller prier sur les tombes de ses défunts. Seuls, la veuve et son fils, à genoux, regardent les fossoyeurs combler la fosse. Chaque pelletée tombe lourdement sur le cœur de la pauvre femme. Ils restent là cependant, faisant filer entre leurs doigts les grains noirs de leur chapelet.

Enfin, l'homme a fini. Il plante sur la terre une croix, faite de deux branches de cyprès. Il essuie son front moite du revers de sa manche, ramasse ses outils, et s'en va discrètement, en jetant un long regard de commisération sur cette femme et sur cet enfant malheureux. Le bruit de ses sabots grince sur les galets du sentier qui conduit à la porte de sortie et s'étouffe dans le chemin vert qu'il a pris pour regagner sa demeure. Les parents, les amis sont partis depuis longtemps. Ils sont donc seuls, bien seuls, l'orphelin et la mère.

Alors celle-ci regarde avec désespoir cette terre amoncelée sur le cadavre de Marius, cette croix de verdure, puis s'écrie tristement:

— Pas même une pauvre couronne!

Edmond entendit la parole de sa mère, mais ne répondit pas.

Le frère Martyrius, le vieux maître de classe du petit Edmond